

A propos de *La vraie vie* de Adeline Dieudonné¹

La vraie vie, c'est quoi ? Celle que l'on s'invente ? Celle que l'on vit au quotidien ? Celle que l'on revit ? celle où l'on se projette ? Difficile à dire. Peut-être toutes à la fois....

Dans ce roman, Adeline Dieudonné cède la parole à sa narratrice - une petite fille de dix ans. Le roman se termine lorsqu'elle en a seize - en pleine adolescence donc. Le tour de force de l'auteure est d'avoir su retranscrire la vision de cette petite fille à la fois drôle, ironique et réfléchie sur ses parents et son frère Gilles comme sur son entourage. On y retrouve le monde de l'enfance avec ses jeux interdits (aller à la casse et monter dans des voitures accidentées) et ses expressions - faire la « boumboulée » selon le mot de Gilles.

En dehors de la jeune narratrice dont on ne connaît pas l'identité, il y a son frère Gilles, Monica, celle qui lui fait croire que remonter le temps est possible mais qui joue un rôle décisif car elle lui apprend qui est Marie Curie, Derek et sa bande, le professeur Pavlović qui l'initie à la physique quantique et sa femme Yaëlle. Excepté le prénom de son petit frère, les autres prénoms ou noms ont tous une consonnance étrangère. Une façon de signaler qu'ils se situent en dehors du noyau familial.

D'autres personnages sont surnommés : la mère dit « l'amibe » car, aux yeux de sa fille, elle est insignifiante ; la Plume et le Champion avec leurs deux enfants que la narratrice garde de temps à autre pour payer ses cours avec le professeur Pavlović.

Le père ne porte pas de nom. Il reste cantonné dans son rôle de chasseur, de brute - il bat sa femme - et de chef de famille dans le plus mauvais sens du terme.

Par contre, ce qui signale l'importance des animaux tant pour la mère que pour les enfants, ils portent tous un nom. Les petites chèvres de la mère s'appellent Josette, Biscotte, Muscade et ses petits Cumin et Paprika. Des noms de piments qui pimentent la vie de « l'amibe » - la vraie vie peut-être pour elle.

La narratrice, en hommage à Marie Curie, décide d'appeler son chiot « Curie » que la mère transforme, sur la médaille gravée, en « Curry » (autre piment) au grand dam de sa fille ! On voit alors le décalage du « savoir » entre la mère et la petite. Elle rebaptise sa chienne alors Dovka (nom de jeune fille abrégé de Marie Curie) dont le père ivrogne signale que c'est l'anagramme de vodka. Lui aussi la référence à la scientifique lui échappe.

Retenons de ces noms l'importance des deux phonèmes /K/ et /D/ qui relient les lieux, les personnes et les animaux – donc tout le groupe qui gravite autour de la jeune narratrice. Nous trouvons le lotissement **Démo**, Monica, **Derek**, Cumin, Curie, Pavlović etc.

¹ Paris, L'Iconoclaste, 2018.

Si la maison qu'occupent Gilles, sa sœur et leurs parents est la plus grande, elle est aussi celle marquée symboliquement. En effet, une chambre est réservée aux cadavres c'est-à-dire aux trophées de chasse empaillés du père ainsi qu'aux photographies illustrant ses prouesses.

Symbolique car dedans s'y trouve la hyène qui va cannibaliser Gilles après que celui-ci a été témoin d'un terrible accident. La hyène et ses miasmes, peu à peu, vont le transformer au point de devenir cruel envers les animaux.

Tout se passe alors comme s'il voulait comprendre, à travers les souffrances faites à ses victimes, ce qu'un homme devant la mort peut ressentir ou ce qu'est la douleur. Tout se passe aussi comme si, à travers ces expériences, il voulait conjurer et échapper à ce qu'il avait vu et vécu.

Mais le mot « hyène » est aussi proche phonétiquement de la « haine ». Le petit garçon guérira lorsque la « hyène-haine » le quittera en accomplissant un geste ultime proche de la scène « primaire » dont il a été le témoin. Contrairement à ce que pensait sa sœur, il ne fallait pas remonter le temps pour annihiler l'événement mais dépasser le passé.

« La chambre des cadavres » où se trouve la hyène représente métaphoriquement « l'inconscient » du père et du fils. En effet, très souvent, la narratrice met l'accent sur les mâchoires du père qui se transforment lorsqu'il s'apprête à battre sa femme, lorsqu'il désire partir à la chasse mais elles sont au repos lorsqu'il est repu. Le père se comporte comme une hyène c'est-à-dire comme ce carnassier devant un cadavre en s'abattant sur lui mais cette bête exprime aussi sa haine quand il bat sa femme.

Au cours du roman, la violence du père se manifestera encore en se livrant à une véritable « chasse aux sorcières » en organisant une battue dont la proie est sa fille - la scientifique, l'enfant surdouée qu'il faut anéantir comme la mère, la dompter, la réduire au silence, la rendre « amibe » à son tour où, telle une curée, le vainqueur devra rapporter une mèche de cheveux comme trophée.

De battue organisée à son encontre, la fillette deviendra la « battue » comme sa mère.

Cette battue dans les bois sert aussi de « révélateur » ou de retour à la conscience pour Gilles lorsqu'il voit que sa sœur a été blessée et souffre. L'autre retour à la vie pour Gilles sera quand il s'opposera au père qui tente de battre sa fille.

Petit à petit, l'amibe aux yeux de la narratrice redevient sa mère et elle la nomme ainsi. Leurs liens se resserrent. La fillette alors adolescente ne la surnomme plus et lui demande : « Maman, pourquoi t'as raté ta vie ? ». Un peu plus loin : « La vie de ma mère était ratée. Je ne savais pas s'il existait des vies réussies, ni ce que ça pouvait signifier. Mais je savais qu'une vie sans rire, sans choix et sans amour était une vie gâchée. » (p. 209)

A la fin du roman, une page est tournée pour les personnages. Le lecteur ferme *La vraie vie* et se demande toujours ce que signifie « la vraie vie » : une construction de l'imaginaire ? la conquête d'un ailleurs ? un rêve ? une inaccessible étoile ?